

Quoique écrit en patois, dites-vous, vous avez cependant compris le sens de notre dernier article, et à en juger par la pénible élucubration qui a paru dans le dernier numéro de *l'Union*, vous en avez été péniblement affecté.

Malgré les jours et les nuits que vous avez passés à rédiger l'article qui porte votre nom, plus digne des colonnes de *la Colère du Père Duchesne* que de celles de *l'Union républicaine*, malgré les peines et les soins que vous y avez apportés, vous n'avez trouvé aucun argument.

En vérité cela ne fait pas honneur à celui qui vous a enseigné la rhétorique. Il est vrai que c'était peut-être un jésuite. Mais non, je me trompe, vous n'avez pris que les « premiers éléments de l'éducation chez les prêtres. »

Examinons maintenant le fond de votre écrit :

Vous dites, le jésuite anonyme qui blâme les autres de ne pas signer, tombe dans la même faute. Donc, c'est un imbécile.

En cela vous venez à la remorque de l'écrivain plus poli et plus spirituel que vous qui a écrit les lignes qui précèdent vos notes.

Si nous n'avions pas rayé les gros mots de notre vocabulaire, nous vous dirions : mais c'est vous qui êtes un ... (pardon, le mot allait nous échapper). Si votre cerveau n'avait pas été si trouble, vous auriez vu par notre dernière phrase que nous n'avions point besoin de signer, que nous étions assez clairs, et vous auriez fait comme tout le monde, vous auriez parfaitement reconnu l'auteur. Puis, avec un peu du bon sens que vous conseillez aux autres, vous auriez vu que tous les articles de chronique étaient signés à la fin, votre raison n'en était pas une.

Il nous semble que c'est assez logique.

Mais il fallait dire quelque chose, ce besoin pressant d'écrire dont parle Boileau, vous aiguillonnait, et mon Dieu, vous vous êtes, comme on dit vulgairement, laissé emballer.

Nous arrivons à la seconde partie : « Le jésuite est un menteur. » Ici le style est plus coulant. C'était probablement au milieu de la nuit pendant laquelle vous produisiez ce chef-d'œuvre. Votre imagination lente et paresseuse dans le commencement, commençait à s'échauffer, les

idées se pressaient en foule dans votre cerveau, vous n'aviez qu'à choisir : il faut avouer que vous n'avez pas été heureux dans votre choix, et nous sommes persuadés que ce que vous vouliez dire était préférable à ce que vous avez dit.

Dans un sublime élan vous vous écriez alors : « menteur. » Mais il faut prouver, ou tout au moins essayer de prouver cette proposition. Oh ce ne vous sera pas difficile, et l'argument ne se fera pas longtemps attendre. Vous mentez, dites-vous, parce que vous ne dites pas la vérité. M. de la Palisse n'aurait pas mieux dit, vous le reconnaîtrez vous-même.

Nous ne nous étonnons plus qu'il ait fallu prendre sur votre sommeil pour un semblable enfantement intellectuel. On ne dort pas quand on a tant d'esprit.

Et après cela, vous ne voulez pas « être trop dur pour un imprimeur qui a la prétention d'être écrivain dans le journal qu'il met sous presse. » Vous le prenez en pitié, et vous ne voulez pas abuser de votre supériorité intellectuelle. Réellement c'est heureux pour lui. Un imprimeur qui se permet d'écrire dans un journal qui lui appartient. Quelle audace !

Vous voulez que chacun puisse écrire, liberté de la presse dites-vous, oui excepté pour les imprimeurs. Ceux-ci ne doivent rien dire, accepter les insultes sans souffrir mot et s'estimer trop heureux d'être les très humbles instruments chargés de transmettre à la postérité les œuvres d'un auteur aussi illustre que M. Lanlair.

Il faut finir votre travail. Vous auriez encore beaucoup de choses intéressantes à nous dire, mais le temps vous presse, et pour terminer par un coup d'effet, vous dites : « Je suis en mesure de prouver que je n'ai jamais reçu le fouet. »

Nous avons entendu, à ce sujet, des malins dire qu'ils seraient curieux de voir l'exhibition des pièces justifiant cette assertion ; d'autres ajoutaient que le temps pouvait bien avoir fait disparaître les marques de la patoche. Malgré cela, c'est un fait qui assurément, mérite, d'être vérifié.

Copieries du 27 juillet 1871